

# L'ABREUVOIR

**A**près le travail, vous rentrez ou vous prenez un verre avec l'équipe?» A chaque entretien, on pose la question à cette jeune femme, dûment diplômée et dotée des compétences nécessaires... sauf une. LE skill manquant. Elle ne boit pas. D'origine musulmane, elle n'a pas été éduquée à déguster les bons produits de nos terroirs, et en particulier, leurs alcools. Elle honore comme elle peut le happy hour, tentant vaguement de trinquer avec son jus d'orange, et quitte les lieux trois heures avant ses collègues, qui n'en sont qu'à la seconde de leurs quatre pintes de bière journalières. Son quotidien dans l'entreprise s'en ressent – peu de connivence, une distance gênée, comme si sa non-conformité au rite du verre après le travail la plaçait en dehors. Un sentiment d'exclusion qui va à l'encontre de la politique d'inclusion dont bénéficie par ailleurs cette jeune femme issue des minorités. Non buveuse, mal intégrée, elle finira par démissionner après la soirée de trop avec des startupeurs.

Ce paradoxe de l'alcool, officiellement banni dans les murs de la plupart des entreprises mais largement encouragé comme facteur d'intégration, n'est pas nouveau. L'entraînement des jeunes recrues via les bizutages d'écoles d'ingénieurs ou de commerce (interdits depuis 1998 mais grimés en «week-



PAR FLORENCE LAUTRÉDOU  
COACH,  
PSYCHANALYSTE, ÉCRIVAIN

ends d'intégration»), le management façon «potes» – enfin, au début – des start-up, la capillarité via les réseaux sociaux, le modèle anglo-saxon du happy hour et la volonté compréhensible des cafetiers de recouvrer le manque à gagner provoqué par les confinements lui prêtent aujourd'hui une vigueur nouvelle. Au point de faire de la consommation d'alcool une compétence, insuffisante, mais nécessaire à l'intégration dans l'entreprise. Une nouvelle manière de se conformer.

Une génération plus tôt, l'alcool en entreprise avait fonction de célébration ponctuelle. On «faisait péter la roteuse», soit sauter le bouchon de la bouteille de champagne, ou l'on organisait un «pot d'équipe» pour fêter un succès. En interne, avec les collaborateurs concernés. Aujourd'hui, le happy hour a fonction de résilience quo-

tidienne. On boit pour lâcher la tension, pour tenir jour après jour, pour rigoler avec les collègues façon team drinking, avec, il faut le reconnaître, un effet indéniable de team building, du moins au début. Les buveurs d'un soir deviennent les complices de tous les soirs et de facto, les alliés de la journée au bureau. Que ces coalitions d'intérêts se fondent sur une surconsommation du produit psychotrope le plus facilement accessible – car subtilement marketé et culturellement ancré – ne gêne personne, surtout pas les quelques chief happiness officer ayant survécu à la crise sanitaire, qui lèvent le coude avec enthousiasme, effet d'entraînement oblige.

Quand j'étais petite fille, à la lecture de *L'Assommoir*, de Zola, j'avais été terrifiée par les ravages de l'alcool, et par la déchéance morale et physique de Gervaise, l'héroïne, et de Coupeau, son mari, planqués derrière le monstrueux alambic trônant au milieu du café du père Colombe. Aujourd'hui, L'Abreuvoir a remplacé L'Assommoir, soit la rue gorgée de terrasses de n'importe quel centre-ville ou centre d'affaires en fin de journée, déversant généreusement ses hectolitres de bière aux salariés assoiffés.

Le sont-ils d'alcool, vraiment? Question à creuser, aussi bien par le management que par les intéressés, tant la transhumance vers l'abreuvoir risque à terme d'anesthésier les capacités cognitives, le libre arbitre de chacun et la diversité tant célébrée. Le choix de boire ou de ne pas boire ne devrait pas être une décision corporate. On peut la jouer collectif sans se mesurer au nombre de verres. Tout comme s'intégrer sans devenir grégaire.\*

**On boit pour lâcher la tension, pour rigoler avec les collègues façon team drinking : les complices de bistro deviennent des alliés de bureau.**